

« En voie de conversion, Dieu et nous »

Ouverture :

On soupçonne Dieu
de manipuler les hommes
par la contrainte et la peur de l'enfer,
alors qu'il n'est qu'amour.

On le soupçonne d'avoir des complicités
avec la mort des êtres chers
alors qu'il est radicalement du côté de la vie.

On le croit ennemi de la joie,
il en est la source.

On l'accuse d'être l'opium des opprimés,
alors qu'il veut la solidarité.

On l'incrimine d'être une bouée de sauvetage,
alors qu'il nous apprend à nager.

On prétend qu'il est
quelque-chose au-dessus de nous,
alors qu'il est quelqu'un au-dedans de nous¹.

Réjouissons-nous en ce Dieu
qui est autre que ce que nous pouvons imaginer.

[Chant du Psaume 95 § 1.3.4 p.107 « Réjouissons-nous au Seigneur »](#)

Prière :

*Si j'ai bien toute ma mémoire, disait Dieu dans un coin du ciel
J'avais commencé une histoire sur une planète nouvelle et toute bleue.
Bleue, pour ne pas qu'on la confonde.
Je vais aller m'asseoir sur le rebord du monde
Voir ce que les hommes en ont fait*

*J'y avais mis des gens de passage, j'avais mélangé les couleurs
Je leur avais appris le partage, ils avaient répété par cœur "toujours!"
Tous toujours dans la même ronde*

¹ D'après Stan Rougier

*Je vais aller m'asseoir sur le rebord du monde
Voir ce que les hommes en ont fait*

*Je me souviens d'avoir dit aux hommes, pour chaque fille une colline de fleurs
Et puis j'ai planté des arbres à pommes, où tout le monde a mordu de bon cœur et partout !
Partout des rivières profondes
Je vais aller m'asseoir sur le rebord du monde
Et voir ce que les hommes en ont fait*

*Soudain toute la ville s'arrête, il paraît que les fleuves ont grossi
Les enfants s'approchent, s'inquiètent et demandent pourquoi tous ces bruits ? Sans doute !
Dieu et sa barbe blonde
Dieu qui s'est assis sur le rebord du monde
Et qui pleure de le voir tel qu'il est²*

Seigneur qui es assis au rebord du monde,
pourras-tu seulement nous pardonner le mal que nous y faisons.
Toi qui, en Jésus, a partagé notre existence,
écoute notre prière ;
et vois aussi les élans de solidarité,
les gestes de bonté
les gestes de beauté.

[Chant du cantique 33/04 § 1.2.3 p.402 « Tu vins Jésus pour partager »](#)

[Luc 15, 1-3 + 11-32 : Jésus raconte une parabole](#)

Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter.
Les pharisiens et les spécialistes des Écritures critiquaient Jésus en disant : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! »

Jésus leur dit alors une parabole :
Un homme avait deux fils.
Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part de fortune qui doit me revenir. »
Le père partagea son bien entre eux.

Peu de jours après, le plus jeune fils convertit en argent tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en vivant dans la débauche.
Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à manquer de tout.
Il se mit au service d'un des citoyens de ce pays, qui l'envoya dans ses champs pour y faire paître les cochons.
Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait.

² Francis Cabrel ; Assis sur le rebord du monde

Rentré en lui-même, il se dit : « Combien d'employés, chez mon père, ont du pain de reste, alors que moi, ici, je meurs de faim ? Je vais partir, j'irai chez mon père et je lui dirai : "Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes employés." »

Il partit pour rentrer chez son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa.

Le fils lui dit : « Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. »

Mais le père dit à ses esclaves : « Apportez vite la plus belle robe et mettez-la-lui ; mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Amenez le veau engraisé et abattez-le. Mangeons, faisons la fête, car mon fils que voici était mort, et il a repris vie ; il était perdu, et il a été retrouvé ! » Et ils commencèrent à faire la fête.

Or le fils aîné était aux champs. Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses.

Il appela un des serviteurs pour lui demander ce qui se passait.

Ce dernier lui dit : « Ton frère est de retour, et parce qu'il lui a été rendu en bonne santé, ton père a abattu le veau engraisé. »

Mais il se mit en colère ; il ne voulait pas entrer. Son père sortit le supplier.

Alors il répondit à son père : « Il y a tant d'années que je travaille pour toi comme un esclave, jamais je n'ai désobéi à tes commandements, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je fasse la fête avec mes amis ! Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a dévoré ton bien avec des prostituées, pour lui tu as abattu le veau engraisé ! »

Le père lui dit : « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi ; mais il fallait bien faire la fête et se réjouir, car ton frère que voici était mort, et il a repris vie ; il était perdu, et il a été retrouvé ! »

Avec ce passage de l'évangile de Luc, nous voici en présence d'une des paraboles de la Bible les plus connues, ne serait que par son titre devenu presque générique : la parabole dite « du fils prodigue », ou l'histoire de ce fils puiné qui demande en avance à son père fortuné la part d'héritage qui doit lui revenir, et qui s'en va la dépenser, la dilapider dans un pays lointain. Fils presque indigne – non pas par sa demande, légitime en ce temps et en ce milieu – mais par sa vie d'excès, et qui se repent une fois tombé dans la misère la plus totale, qui décide de revenir à la maison paternelle tout penaud, prêt à être traité comme un esclave, un moins que rien, mais que le père accueille dans la joie et la fête, lui rendant son statut de fils et même plus.

La lecture traditionnelle voit en ce fils une part du peuple de Dieu partie sous d'autres cieux, se détournant de Dieu, avant de revenir vers lui, de revenir dans le giron de l'Église.

Départ et retour, et entre les deux une vie sans souci, une vie passer sans penser à rien d'autre que la jouissance de l'instant, qu'à profiter de l'existence. Une vie belle et facile, loin de l'ancrage traditionnel. Une vie hors les murs habituels, avant de se rendre compte que, finalement, cette vie n'en est peut-être pas une, et que là-bas était un miroir aux alouettes, une idée qu'on s'en faisait plus que la réalité. Prise de conscience dans la douleur et la souffrance quand ce n'est pas dans une noyade. Pourquoi faut-il ne plus rien avoir pour se rendre compte que ce dont on pouvait disposer était déjà beaucoup ? Pourquoi aussi faut-il la pénurie ou une guerre pour se rendre compte de la surconsommation ? Pourquoi...

Et puis, il y a l'autre fils, l'ainé, qui n'a jamais rien osé demander à la moustache du père, qui se contente de ce qui est, sans rien vouloir entreprendre d'autre. Le voici jaloux, et la parabole de devenir celle, non plus du fils prodigue, mais « du fils jaloux » qui représente cette part du peuple de Dieu qui se pense fidèle en tout, presque exemplaire, traditionnelle pour ne pas dire traditionaliste, qui veut surtout que rien ne change parce que tout a toujours été comme ça. Ainsi soit-il et point final !

Fils jaloux et surtout envieux parce qu'il sent bien que de n'avoir rien osé de nouveau lui a ôté une part de vie, l'a enfermé dans l'ordinaire des jours, et que cet ordinaire sans un brin d'extraordinaire cela peut être rassurant, mais ce n'est pas la vie. Son frère était perdu – parole du père – et il est revenu à la vie – parole du père –, mais lui, l'ainé, est-il seulement dans la vie ou demeure-t-il dans une non-vie, refusant à l'autre la qualité d'avoir osé tenter d'exister, et d'avoir eu le courage de partir, d'être dehors – sens étymologique d'exister – alors que lui n'a jamais connu autre chose que d'être inséré... ce qui est l'exact opposé de l'existence ?

Pour faire droit à ces figures symboliques, la parabole est parfois devenue celle des deux fils. Tentative louable de les mettre sur un pied d'égalité, de les relire ensemble puisqu'à eux deux, ils nous en apprennent beaucoup sur nos propres habitudes. Toutefois, nommer la parabole de la sorte, c'est oublier un autre de ses personnages : le père, au moins aussi important que les deux fils. D'ailleurs, l'introduction les relie : un père avait deux fils. Les voici tous les trois ensemble. Le père joue un rôle essentiel, sans lui, pas de fils et pas de parabole. L'habitude est de voir en lui la figure de Dieu. Dieu le père du Notre Père. Pourquoi pas ? Après tout, la figure paternelle de Dieu se trouve ailleurs dans le Nouveau Testament comme dans le Premier. Dieu-père magnanime qui accède à la demande, qui écoute la prière de son fils cadet ; Dieu-père miséricordieux qui accueille le fils rebelle et le rend à la vie par ses paroles. Certains y ont même lu une annonce de la résurrection... serait-ce à dire que Jésus serait un fils rebelle ? Et comme Dieu, dans la Bible, peut aussi recouvrir à la fois la figure paternelle et celle maternelle (il nourrit son peuple à la mamelle), dans le tableau qu'en a fait Rembrandt, à la suite de l'analyse du Père Paul Beaudiquey, on peut voir dans le dessin des mains du père, à la fois le côté masculin et le côté féminin de ce personnage tel que vu par le peintre génial. Ainsi se trouve comblé le manque criant de cette histoire, car où est la mère dont il n'est strictement rien dit ? Un homme avait deux fils, certes... et la mère d'être tellement absente qu'elle marque cette histoire de son manque.

Dieu à la fois père et mère. Père qui permet à son fils de tenter l'aventure de la vie au loin, de la vie indépendante, de la vraie vie. Mère qui accueille le retour du fils éloigné avec tendresse. Dans le tableau de Rembrandt, les bras du père-mère forment une mandorle, image symbolique de la féminité, de la maternité.

Tout ainsi irait pour le mieux dans cette parabole. Dieu et son peuple unis à tout jamais, réconciliés et emplis de joie. Une parabole exemplaire s'il en est une... à quelques détails près qui viennent si ce n'est remettre en cause cette lecture, en tous les cas obliger à une compréhension pour le moins autre.

D'abord, elle ne se termine pas. À la différence des deux autres courtes paraboles de ce même chapitre de l'évangile de Luc pour lesquelles Jésus conclut par ces formules : « Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent ; je vous le dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui change radicalement ».

Ici, pas de telle formule, pas de mention de la joie, outre la phrase du père au fils aîné : « il fallait bien faire la fête et se réjouir ». « Il fallait bien », une phrase qui contient presque une excuse. Pour que la joie soit totale, il faudrait que le fils aîné entre à son tour dans cette perspective. L'a-t-il seulement fait ? Rien n'est moins sûr. La parabole demeure ouverte. À chacune, à chacun d'imaginer la suite : le fils aîné entend les paroles de son père, les comprend, les reçoit avec gratitude, court dans la maison rejoint la fête le cœur lui aussi en joie, faisant fi de la jalousie passée, communion retrouvée, lien brisé retissé. Ou alors, il refuse, il reste prisonnier de sa rancœur, il n'accepte pas ce qui lui semble une injustice, il claque la porte à son tour, et la joie de s'envoler et de disparaître...

« Un père avait deux fils », première phrase de la parabole, avec un verbe à l'imparfait. Le père avait, cela sous-entend qu'il n'a plus. Le temps du verbe indique bien une rupture, quelque chose a été et n'est plus. Un père avait deux fils, mais aujourd'hui il n'en a plus, en tous les cas pas deux et peut-être plus du tout...

Alors, question : ce père est-il vraiment Dieu ? Dieu dont les enfants seraient partis, Dieu qui aurait perdu son peuple ? Plusieurs éléments de lecture permettent de penser que non. D'abord, parce que le fils cadet, lorsqu'il projette de retourner à la maison paternelle, prévoit de dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. » Dans sa bouche, il fait donc bien la différence entre le ciel – façon de parler de Dieu – et son père. Il ne met pas d'équivalence entre les deux. Il a en lui la conscience d'avoir péché entre outrepassant le commandement « Honore ton père et ta mère ». Il s'est ainsi opposé au ciel, à Dieu, et à son père. Le père n'est pas Dieu.

Il l'est d'autant moins que ce père n'est pas le père exemplaire qui nous est souvent dépeint. Lorsque son fils cadet se présente à lui pour faire sa requête, il ne répond rien. Il fait, il donne, mais il ne dit rien. Et lorsque ce même fils est de retour et le supplie, à nouveau il ne lui dit rien. Il parle, certes, mais à ses serviteurs. Il parle en maître, pas en père. Il a donné à son cadet, beaucoup, mais il ne lui parle pas. Or, ne serait-ce pas de cela dont un fils a besoin : d'une parole de père à fils, de père à enfant ?

À son fils aîné, le père parle pour le coup... mais il ne lui a jamais rien donné, sous prétexte que ce qui est à lui est aussi à son fils. Oui, mais on sait bien que tout enfant a besoin que les parents – père ou mère – donnent. Ils ont donné la vie, c'est un début. Ils ont aussi à offrir, à joindre la parole au geste.

En fin de compte, en lisant ainsi la parabole, ce père paraît plus pitoyable qu'exemplaire, avec une famille où la parole ne circule pas ou pas complètement, où les paroles et les gestes ne sont pas accordés, où la reliance des uns avec les autres n'est satisfaisante pour personne. Sorte de parabole laïque contemporaine ou de tout temps, puisque dans ce récit il n'y a pas de référence à la religion... normal, personne n'étant relié aux autres, ni le père ni les fils. « J'ai péché contre », dit le fils cadet ; en termes laïcs, j'ai rompu le lien avec. Et le père aurait dû répondre : tu n'es pas le seul, nous sommes tous dans cette brisure du lien, nous avons tous péché.

Lecture classique et lecture laïque, deux manières de saisir cette parabole. S'excluent-elles pour autant ? Et si nous tentions une reliaison, une réconciliation ? Et si le père pitoyable était tout de même une image de Dieu ? Dieu lorsqu'il nous donne l'impression de ne pas entendre nos prières, de ne pas répondre à nos supplications : pourquoi le malheur, pourquoi la guerre, et pourquoi son silence au milieu de tout ce bruit ? Serait-il un Dieu lointain, tout entouré de silence, un Dieu pitoyable dans sa surdité et son inaccessibilité ?

Où bien Dieu qui nous parle à travers sa Parole, Bonne Nouvelle. Peut-être, mais où est son action dans ce monde, son agir là, maintenant ? Pourquoi laisse-t-il faire, alors qu'il pourrait d'un geste tout remettre dans le bon sens. Dieu d'amour, mais où est son geste d'accueil et de tendresse, de pitié pour l'humanité souffrante et la création meurtrie ?

Une parabole qui ne se termine pas, heureusement. Ainsi, elle n'est pas close, elle n'enclot pas. Elle demeure ouverte comme toute existence devrait le rester, ouverte à ce qui advient, au changement, à la conversion.

Le fils cadet a ouvert la voie. Il a été loin, très loin. Il a tout perdu, et en perdant tout à tout gagné. Il est un exemple pour le père et son frère aîné. Dit autrement et du point de vue spirituel : Ce n'est pas celui qui dit « Seigneur, Seigneur » qui fait la volonté du père, mais bien celui qui ose, y compris de s'affranchir du lien avec Dieu et, ce faisant, l'amène à la conversion, car Dieu peut aussi se convertir à l'humain. C'est alors que tout aussi lointain qu'il soit il est au plus proche et que, comme l'écrit le professeur André Gounelle au terme de sa lecture de cette parabole : *« De même, ma vie reste ouverte à la venue de celui qui fait toutes choses nouvelles. L'évangile nous annonce que rien n'est irrémédiable, parce que Dieu, alors même qu'il paraît absent, ne cesse de venir. »*

Dieu, sans cesse en voie de conversion afin que nous le soyons nous aussi.

Nous, en voie de conversion afin que Dieu le soit aussi.

Dieu et nous en harmonie, pour une foi commune.

[Chant du cantique 45/15 § 1.2.3.4 p.699 « Que ne puis-je, ô mon Dieu »](#)

Prière d'intercession & Notre Père

Seigneur,
qu'aurais-tu fait
si Abraham ne t'avait pas fait confiance ?
S'il avait refusé de se lever et de se mettre en route ?
Il aurait pu rester dans son coin,
se contenter de ce qu'il avait toujours connu.
Il aurait pu refuser l'aventure de l'alliance,
le risque de la confiance...

Et que serait devenu Abraham
si tu ne lui avais pas fait confiance ?
Quelle aurait été sa vie avec Sarah ?
Qui se souviendrait encore d'eux ?

Et nous,
que serions-nous
si un jour ta Parole ne nous avait pas mis en route ?
Si nous n'étions pas venus jusqu'à toi,

comme des enfants partant et revenant vers leur père ?
Dans quel coin serions-nous restés coincés ?
Dans quelles angoisses serions-nous englués ?
Dans quels liens serions-nous prisonniers ?

Merci pour ta confiance en nous,
merci de t'être converti à nous
et de ne pas avoir fermées nos histoires
qui restent ouvertes à tous les possibles,
y compris la joie et le bonheur,
la beauté et l'amour.

Merci pour la confiance que nous pouvons mettre en toi,
merci de nous appeler à nous convertir à toi.
Merci, parce que tu ne cesses de venir à nous
et que nous pouvons te découvrir autre et autrement.

Si vraiment tu es assis sur le rebord de notre monde,
regarde-le bien,
regarde-nous,
et aide-nous à le transformer.
Si nous nous convertissons ensemble,
ensemble nous le transfigurerons.

*Notre Père qui es aux cieux,
que ton nom soit sanctifié,
que ton règne vienne
que ta volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.
Pardonne-nous nos offenses
comme nous pardonnons aussi
à ceux qui nous ont offensés,
et ne nous laisse pas entrer dans la tentation,
mais délivre-nous du mal.
Car c'est à toi qu'appartiennent :
le règne la puissance et la gloire,
Aux siècles des siècles.
Amen.*

Chant du cantique 62/81 § 1.2 p.1005 « Que la grâce de Dieu soit sur toi »

Envoi & bénédiction

Maurice Zundel a écrit ces phrases que je vous laisse en guise d'envoi :
*Dieu, en nous créant libres, a remis entre nos mains notre destin, et davantage il a remis
entre nos mains son destin...*

*Dieu croit en nous ! C'est cela que l'Évangile rend tangible : Dieu croit en nous !
L'Évangile nous présente à un degré unique, incomparable, cette foi en l'humain : personne
n'a cru en l'être humain comme Jésus Christ...*

Jésus Christ a cru en l'être humain.

*Le dernier mot de l'Évangile, ce n'est pas : « Aimez Dieu », mais « Aimez-vous les uns les
autres comme je vous ai aimés ».*

Aux yeux de Dieu, l'homme égal Dieu.

L'homme – l'être humain – est l'espérance de Dieu.³

J'ajoute que c'est là sa conversion,
c'est là la conversion à laquelle il nous appelle

Il vous bénit,
celui qui est le Père et le Fils et le Saint-Esprit.
Allez dans la paix de Dieu.

Bruneau Jousellin, pasteur

³ Maurice Zundel ; Je ne crois pas en Dieu, je le vis